

Inter
Art actuel



30 ans d'architecture à Québec Remonter le temps

Réjean Lemoine and Olivier Vallerand

Number 100, Fall 2008

Ville de Québec 1978-2008
Quebec City 1978-2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45510ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemoine, R. & Vallerand, O. (2008). 30 ans d'architecture à Québec : remonter le temps. *Inter*, (100), 40–47.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

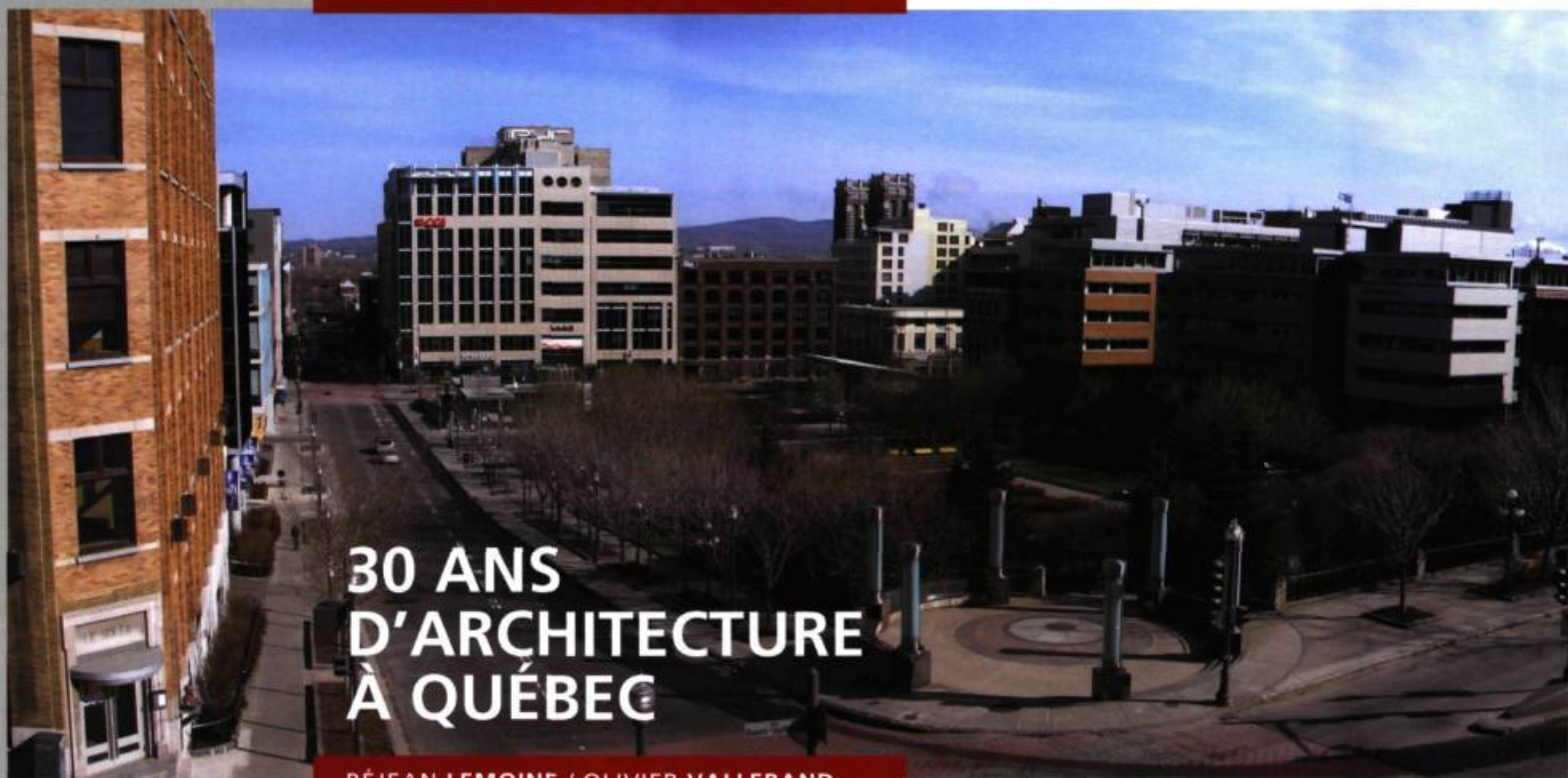
<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



30 ANS D'ARCHITECTURE À QUÉBEC

RÉJEAN LEMOINE / OLIVIER VALLERAND

Remonter le temps

Le mouvement de rénovation urbaine a radicalement transformé le paysage urbain des villes nord-américaines. Alors que les classes moyennes quittent les vieux quartiers des villes pour le confort du bungalow, de la pelouse et de la piscine, les quartiers anciens voient la destruction des commerces, le déplacement et la relocalisation des populations pauvres. La municipalité, appuyée par les gouvernements supérieurs, prend l'initiative d'utiliser son pouvoir d'expropriation pour lancer de grands projets modernistes. Ces projets vont favoriser l'étalement urbain, prioriser les projets autoroutiers et la construction de grands ensembles de logements sociaux. Après quelques années de ce régime, dur réveil : il faut maintenant repenser la ville, apprivoiser notre passé et créer un futur en dialogue avec celui-ci.

L'objet de cet article est de vous proposer une promenade architecturale subjective et documentée de la ville de Québec au cours des trente dernières années. L'amour de la ville, des gens qui y vivent et de l'architecture a guidé les deux auteurs dans leur quête. Pour réaliser ce projet, ceux-ci ont uni leurs forces, mais surtout leur regard. Le premier est chroniqueur urbain à Radio-Canada, le second un jeune stagiaire en architecture, plein d'idées et passionné par son métier. Deux regards, deux générations, deux mondes où le généraliste et le spécialiste se rencontrent, mais une même sympathie pour une ville que l'on trouve parfois frileuse et conservatrice, mais immensément belle.

Réjean Lemoine est à l'emploi de la Société Radio-Canada comme chroniqueur urbain depuis 1997. Il a été auparavant conseiller municipal du quartier Saint-Roch à la Ville de Québec durant deux mandats, de 1989 à 1997. Il est membre fondateur de la radio communautaire du centre-ville de Québec CKIA-MF et a également travaillé à la fondation de la revue d'histoire *Cap-aux-Diamants* dans les années quatre-vingt. Ses études universitaires se sont déroulées à l'Université Laval en histoire à la maîtrise (1980) et au baccalauréat (1974). Il est né à Ville de Vanier en 1955.

Olivier Vallerand a terminé sa maîtrise en architecture à l'Université Laval en 2005. Ses recherches portaient sur le potentiel des espaces commerciaux à stimuler de nouvelles formes urbaines. Après avoir travaillé pour Ayers Saint Gross Architects + Planners à Washington, D.C., et pour George Yu Architects à Los Angeles, il participe actuellement aux projets de la firme Gagnon, Letellier, Cyr, Ricard, Mathieu à Québec. Il développe aussi en parallèle des recherches en création, particulièrement sur des thèmes liés à l'urbanité et aux paysages contemporains, au sein du collectif 1x1-Laboratoire de création.

L'essoufflement de la rénovation urbaine

« On ne saurait dire que les contemporains n'avaient pas conscience de la laideur de leur nouvel environnement : les occupants des tours d'habitation et des villes nouvelles ne les ont jamais aimés et ne se privaient pas de le dire quand on se donnait la peine de les interroger' ». »

La ville de Québec n'échappera pas au cours des années soixante à la fièvre moderniste qui désire couper tous les ponts avec le passé et s'enracine dans un optimisme profond devant l'avenir économique et démographique. Inspiré par les projets montréalais d'Expo 67, du métro et de Place-Ville-Marie, le groupe d'hommes d'affaires qui a pris le pouvoir à l'hôtel de ville de Québec sous le *leadership* de Gilles Lamontagne réalise une série de projets qui consacrent la ville de Québec comme une capitale administrative et une ville touristique. Cette effervescence moderniste hantée par le béton et la tour en hauteur ne trouve pas d'adversaires ou d'opposants avant le déclenchement de la crise du pétrole de 1974 et la récession économique qui s'ensuit. À partir de ce moment, la société commence à se questionner sur les coûts sociaux et écologiques de ce type de développement.

L'architecture des années soixante et soixante-dix se veut délibérément anhistorique. Elle veut rompre avec le passé tant dans le dessin et l'échelle que les matériaux. Elle privilégie l'acier, le verre et le béton. Le regard contemporain est sévère sur cette époque révolue. Certains parlent de nouveau brutalisme ou d'hypermodernisme agressif. Il faut cependant tenter de comprendre l'engouement des politiques, des médias et des professionnels de l'époque pour cette nouvelle façon de construire des villes.

À la fin des années soixante, les autorités politiques du Québec décident de concentrer les activités administratives du gouvernement sur la colline Parlementaire et d'offrir au Québec de la Révolution tranquille un visage moderne. Le projet de Place-Québec réalisé en partie entre 1971 et 1974 reflète cette volonté de relancer la capitale. Les autorités veulent créer un complexe immobilier qui sera une cité intégrée. En collaboration avec la compagnie Trizec, un édifice à bureaux est construit en 1971 ainsi que l'hôtel Hilton et une galerie commerciale en 1974. Le projet initial des architectes Webb, Zerafa, Menkes et Housden s'inspirait de la Place-Ville-Marie à Montréal. Plus modeste, le projet proposait quatre tours, dont une inspirée de Mies van der Rohe, ceinturant une place animée avec en dessous quatre niveaux de stationnement et de boutiques. Les



politiques et les médias s'enthousiasment pour ce projet. « Un vent nouveau souffle sur Québec. Des Québécois ont décidé de construire un édifice à leur image moderne, fonctionnel et pratique à l'heure des grandes capitales », titre *Le soleil* en novembre 1969. On veut que ce projet devienne le symbole de la modernité de la ville de Québec.

Place-Québec ne représente cependant pas le premier effort de transformation du centre-ville. Ainsi, entre 1967 et 1971, la vague moderniste déferle sur la colline Parlementaire. De belles maisons victoriennes de la Grande-Allée sont démolies pour faire place aux édifices H et J réalisés selon les plans d'Evans St-Gelais par les architectes Tessier, Corriveau, St-Gelais, Tremblay, Tremblay et Labbé. Les édifices sont relativement bas et en gradins. Les façades de ces édifices sont rythmées de contreforts de béton, leur valant le surnom de calorifères. Complètement tournés sur eux-mêmes, ces bâtiments représentent une modernité misant sur une grande souplesse de l'aménagement intérieur, au détriment de l'interaction avec l'environnement.

Le point d'orgue de l'aménagement de la colline Parlementaire est réalisé en 1972 par les architectes Fiset et Deschamps avec l'aide de Gauthier, Guité et Roy. Le complexe G, appelé aujourd'hui l'édifice Marie-Guyart, constitue un monument à la Révolution tranquille et à la puissance de l'État québécois. Le projet consiste en quatre blocs reliés entre eux, dominés par une tour de 32 étages, connectés à des corridors souterrains et entourant une cour intérieure pensée comme un jardin, mais dont le caractère s'avère particulièrement inhospitalier.

Cette démonstration de la puissance étatique du gouvernement du Québec est accompagnée par la création de grands axes autoroutiers permettant d'accéder en automobile à la colline Parlementaire. Ainsi commence la construction d'un chef-d'œuvre d'ingénierie. L'autoroute Dufferin-Montmorency, réalisée par la firme d'ingénieurs Vandry et Jobin aux coûts de 60 M\$, prévoit un lien autoroutier souterrain sous le cap Diamant pour amener les automobilistes sur le boulevard Champlain qui ne sera jamais réalisé et dont on questionne encore l'avenir 30 ans plus tard. Après avoir rejeté un escalier monumental offert dans le cadre de son 400^e anniversaire,

la Ville s'apprête aujourd'hui à y accueillir un espace théâtral animé par Robert Lepage et d'autres troupes de la région qui promet une atmosphère unique.

Pendant qu'en haute-ville on rase des quartiers entiers pour offrir la modernité d'une capitale à Québec, l'économie du quartier Saint-Roch, cœur commercial de la ville, décline face à la concurrence des nouveaux centres commerciaux de banlieue. L'équipe du parti politique du Progrès civique du maire Lamontagne propose de construire un mail couvert sur la rue Saint-Joseph et de soutenir financièrement la construction d'un hôtel de la chaîne internationale Holiday Inn. Ces deux projets, réalisés à partir de 1974, concrétisent la volonté de montrer le nouveau visage d'un Québec moderne aux touristes. Le nouvel hôtel est construit sur un site offert par la ville à l'emplacement de l'ancien couvent de Saint-Roch, construit au milieu du XIX^e siècle par Thomas Baillargé, agrandi au tournant du siècle par Georges-Émile Tanguay et démoli en 1973. Clairement moderne, l'hôtel comprend un basilaire de 3 étages et une tour de 18 étages comprenant 225 chambres. Sa composition intéressante mariant des parois de béton opposées à des murs-rideaux rappelle les projets de l'architecte Walter Gropius, figure de proue du modernisme international. L'hôtel a depuis changé quelques fois de nom et accueille aujourd'hui l'hôtel Pur qui vise une nouvelle clientèle raffinée. Le nouveau mail Centre-Ville, de son côté, couvre d'une toiture et d'une structure de béton toute la rue Saint-Joseph entre les rues de la Couronne et Mgr-Gauvreau. Les autorités politiques et les architectes municipaux sont convaincus lors de l'inauguration en novembre 1974 que ce nouvel ensemble sera « un attrait extraordinaire qui apportera une belle concurrence aux centres d'achat de banlieue et deviendra le joyau de la capitale provinciale ». Il ne fera malheureusement que confirmer le lent déclin du centre-ville qui ne peut concurrencer les centres commerciaux en les copiant sans offrir leurs avantages (stationnements vastes et gratuits, accessibilité, etc.). Après de nombreux débats, le mail sera démoli au début des années deux mille dans la foulée des transformations apportées par l'équipe du Rassemblement populaire du maire Jean-Paul L'Allier dans le quartier Saint-Roch.

> L'espace Saint-Roch aujourd'hui : l'Université du Québec, les habitations de l'îlot Fleury, la coopérative Méduse. Photo : Olivier Vallerand.

> Le plan Vandry-Jobin anticipant la transformation du centre-ville pour accueillir le développement prévu jusqu'au tournant des années 2000. Le projet n'a pas été entièrement réalisé, mais les cicatrices laissées par les premiers travaux sont encore aujourd'hui en réparation (construction prochaine du Diamant, théâtre de Robert Lepage dans le tunnel de la falaise où deux des quatre bretelles de l'autoroute Dufferin-Montmorency viennent tout juste d'être éliminées au coût de 21 millions de dollars). Photo : Service de l'aménagement du territoire, Ville de Québec.

> La Colline Parlementaire avant les aménagements des années soixante et soixante-dix. L'espace pour la construction du complexe G a déjà été dégagé, mais les maisons sur la Grande Allée à l'emplacement actuel de Place-Québec sont toujours présentes. Photo : Service de l'aménagement du territoire, Ville de Québec.

Reconstruire la ville

Le ton change radicalement au printemps 1976 lorsque le ministère des Transports propose de devenir locataire de la phase III de Place-Québec. Le projet prévoit la construction d'une tour de 35 étages avec un stationnement de plusieurs centaines de places. Le tollé se fait alors entendre dans la population. Plusieurs comités de citoyens dénoncent « le massacre architectural et social de la colline Parlementaire ». Les citoyens dénoncent alors les nombreuses démolitions, la déshumanisation et la congestion entraînées par ces projets. La crise du pétrole et une récession économique sévissant à ce moment réveillent une prise de conscience de la nécessité de construire un autre genre de ville et de développer plus durablement notre environnement bâti. Cette prise de conscience vise aussi à corriger l'un des pires traits du mouvement de rénovation urbaine. S'il favorise un développement économique de la ville de Québec, il se réalise sur le dos des populations les plus défavorisées. Forcées de quitter les quartiers Saint-Jean-Baptiste et Saint-Roch, elles sont relocalisées dans les nouvelles tours HLM de Place-Bardy, de Marie de l'Incarnation et de La Chancelière. De plus, ce mouvement a entraîné

que de vivre dans une modernité conquérante, la région de Québec apprend maintenant à corriger ses erreurs, mais surtout à vivre avec l'héritage qui nous a été laissé.

Cette nouvelle façon de faire est aussi perceptible dans les majeures transformations urbaine et architecturale qu'a subies le quartier Saint-Roch. Défiguré par la construction avortée de l'autoroute de la Falaise et sur un déclin commercial depuis l'essor des banlieues, le quartier et particulièrement la Grande Place ont fait l'objet de nombreux projets avant que l'équipe du Rassemblement populaire fraîchement élue choisisse de relancer le quartier au début des années quatre-vingt-dix par la création d'un grand parc contemplatif, véritable poumon vert redonnant vie à Saint-Roch. L'encadrement du parc a ainsi été complété par un développement mixte mariant logements, bureaux et institutions d'enseignement et de recherche.

Un temps occupés par l'îlot Fleurie, un regroupement d'artistes animant l'espace laissé vacant par les projets avortés de redéveloppement, les terrains situés à l'est du jardin ont ainsi été transformés par l'architecte André Roy en un complexe mariant coopérative d'habitation, maisons en rangée et copropriétés tout en négociant habilement le dénivelé du terrain

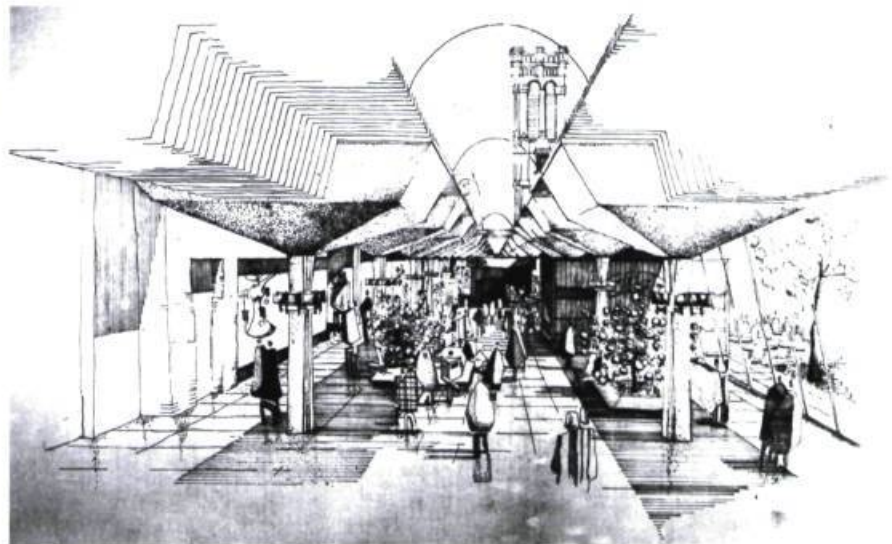


- > 1 Vue de la haute-ville de Québec, construction du complexe G, 1969.
- > 2 Vue aérienne de l'emplacement de la future autoroute Dufferin-Montmorency, 1970.
Photos : Archives de la ville de Québec.
- > 3-4 L'espace Saint-Roch à la fin des années 1980 et 1989.
Photos : Service de l'aménagement du territoire, Ville de Québec.

dans son sillage la disparition de centaines d'édifices et de commerces qui ont vidé la ville de sa substance. À la fin des années soixante-dix, une nouvelle approche de la rénovation urbaine voit le jour : elle privilégie la mixité sociale de même que les développements communautaire et commercial par l'insertion de nouveaux projets architecturaux.

Un des projets les plus représentatifs de cette tendance à Québec est certainement celui du recyclage de l'ensemble conventuel du Bon-Pasteur sur la colline Parlementaire. Le gouvernement libéral de Robert Bourassa prévoit de démolir le couvent, fermé en 1974, pour faire place à un nouveau palais de justice. Le nouveau gouvernement du Parti québécois décide d'arrêter les démolitions sur la colline Parlementaire. L'architecte Jean Côté, un précurseur en recyclage architectural, se voit confier le mandat de transformer le couvent en sept coopératives d'habitation pour personnes seules, monoparentales ou âgées, tout en conservant le caractère imposant de l'édifice. Un autre projet, les Alcôves du Palais par l'architecte Jacky Deschênes, transforme en 38 copropriétés l'ancienne église Notre-Dame-de-la-Paix dans Saint-Roch, vidée de paroissiens par la construction de l'autoroute Dufferin-Montmorency, et marque l'avènement d'une nouvelle époque à Québec. Plutôt





et le changement d'échelle entre les nouveaux bâtiments et les édifices survivants de l'ancien quartier. Cette mixité a été complétée par la rénovation de l'ancien édifice du journal *Le soleil* (par les architectes Gamache et Martin) et surtout par l'installation autour du parc de trois unités et du siège social de l'Université du Québec, apport majeur qui a d'ailleurs donné son nom à la place aménagée au nord du jardin. Du côté est, les architectes Côté, Chabot, Morel, Bernard et Cloutier ainsi que Dupuis et Le Tourneau ont rassemblé l'ENAP, la Téluc et le siège social de l'Université du Québec dans deux bâtiments sobres mais bien articulés et offrant une composition annonçant la présence de diverses unités dans un ensemble contemporain intégrant l'ancien édifice de l'Industrielle-Alliance. Du côté ouest, les architectes Gagnon, Letellier et Cyr ainsi que Beaudet et Valin ont proposé pour le regroupement des installations de l'INRS un édifice imposant aux façades répondant de façon variée aux différentes conditions l'environnant. La ville a aussi eu la bonne idée de mettre en valeur les acquis artistiques du quartier Saint-Roch en favorisant le développement, selon les plans de la firme d'architectes Émile Gilbert et associés, de la coopérative d'artistes Méduse dans les maisons délabrées de la côte d'Abraham, un temps appelée Plywood City, et en invitant l'École des arts visuels de l'Université Laval à partager avec elle les locaux rénovés par les architectes Gamache et Martin de l'ancienne Dominion Corset.



> 5 La rue Saint-Joseph piétonne, quelques années avant la construction du mail couvert, 1969. Photo : Service de l'aménagement du territoire, Ville de Québec.

> 6 Maquette du mail centre-ville couvert réalisé en 1973-1974. Photo : Archives de la ville de Québec.

> 7 Le mail centre-ville vers la fin des années 1990. Photo : Service de l'aménagement du territoire, Ville de Québec.

> 8 Maquette de Place-Québec vue depuis le boul. Saint-Cyrille (actuellement boul. René Lévesque), édifices à bureaux et autres constructions projetées, 1972. Photo : Arnott Rogers Batten. © Société immobilière du Québec.

> 9 La Grande Place, second projet, 1989. Photo : Service de l'aménagement du territoire, Ville de Québec.

> 10 La Grande Place, premier projet, 1988. Les projets de la Grande Place prévoyaient la construction d'une galerie marchande et de tours à bureaux en connexion directe avec l'autoroute Dufferin-Montmorency. Photo : Service de l'aménagement du territoire, Ville de Québec.

> 1 Projet d'aménagement du Vieux-Port et du Bassin Louise au début des années quatre-vingt.

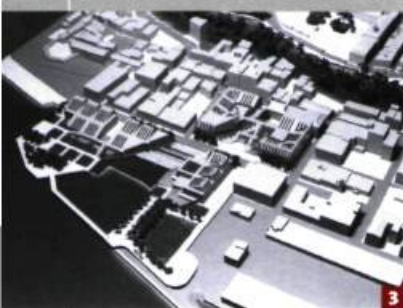
> 2 Le Vieux-Port en 1986. Nous pouvons y voir les installations laissées en héritage par Québec 84.

> 3 La maquette du projet gagnant du concours pour le Musée de la Civilisation. Le concept d'un escalier entre la ville et le fleuve y est encore plus présent que dans le projet finalement construit.

> 4 Le Vieux-Port avant les aménagements des années quatre-vingt.

Photos : Service de l'aménagement du territoire, Ville de Québec.

> 5 Un rendu des transformations de la Pointe-à-Carcy léguées par le gouvernement fédéral lors du 400^e anniversaire de la ville de Québec. Photo : Port de Québec.



Intervenir en milieux historiques : de la place Royale à la bibliothèque de Charlesbourg

Le statut assez unique en Amérique du Nord de ville au patrimoine important, reconnu et relativement bien conservé, teinte fortement les interventions architecturales réalisées à Québec. Si la prise de conscience de cette histoire architecturale ne s'est faite que récemment, elle a pris une importance de plus en plus grande avec les années. Une grande évolution sépare cependant les projets de reconstruction de la place Royale d'interventions récentes comme l'agrandissement de la bibliothèque de Charlesbourg, passant de la reconstitution historique à la création contemporaine mettant en valeur l'héritage par une mise en contexte de ses traits identitaires plutôt que par un simple mimétisme n'ayant souvent que peu de ressemblances avec le passé réel.

Un premier grand chantier d'architecture tenant compte du patrimoine de la ville est réalisé en parallèle aux projets majeurs de rénovation urbaine. L'économie de la ville de Québec des décennies soixante-dix et quatre-vingt ne repose pas seulement sur l'image moderne que veulent donner les décideurs à la région, mais aussi beaucoup sur l'attrait touristique du Vieux-Québec. En 1967, le gouvernement du Québec entreprend le grand chantier de reconstitution historique de Place-Royale. Les résidents sont chassés et, sans aucune consultation, le ministère des Affaires culturelles de l'époque recycle les édifices dans un décor du XVII^e siècle sans respect pour le bâti existant et son évolution à travers le temps. Des édifices ayant pris une apparence moderne au cours des siècles sont rapatriés à l'époque de la colonie en laissant croire aux visiteurs qu'ils ont toujours été ainsi malgré le passage du temps. Les autorités veulent faire du Vieux-Québec une enclave patrimoniale et touristique ceinturée par les anciens faubourgs, transformée en ville moderne et nord-américaine. Cette expérience mimétique ne sera heureusement pas répétée, avec ses coûts et impacts sur la ville, en limitant son application à grande échelle, mais son esprit subsiste toutefois dans de nombreuses interventions au sein de l'arrondissement historique du Vieux-Québec, par exemple par les nombreux toits plats qui disparaissent avec les années sous des toitures mansardées de cuivre.

L'influence du postmodernisme se fait ensuite sentir dans l'équilibre qu'atteignent peu à peu les constructeurs entre les différentes couches de l'histoire. Alors qu'on avait auparavant fait table rase de son passé ou reconstruit à neuf un décor, à partir des années quatre-vingt on commence à recycler et à redévelopper de façon contemporaine certains édifices historiques. Malgré la propension des développeurs et décideurs dans le Vieux-Québec à recréer un passé architectural qui n'a souvent jamais existé, quelques projets se démarquent par leur originalité et leur partie subtile d'intégration d'un langage nouveau aux formes anciennes. L'Hôtel-Dieu, malgré les hauts cris qu'avait entraînés la construction de sa tour au milieu du siècle, a entre



autres affirmé sa mission de recherche et de développement en élaborant les différentes phases de son centre de recherche. Une première phase a permis l'insertion de laboratoires modernes dans les ruines de l'ancienne église St. Patrick incendiée en 1971. Cette réalisation des architectes Simard, Amyot et associés, St-Gelais, Tremblay, Bélanger et Beauchemin de même que Bernard et Cloutier intègre habilement un imposant édifice résolument contemporain entre les murs de pierre rescapés et réinterprète la flèche de nos églises en regroupant les cheminées des laboratoires. Le plus récent édifice, un peu moins harmonieux dans son intégration des différents éléments, propose tout de même une facture résolument contemporaine et pleine de transparence derrière les façades sauvegardées de la côte du Palais. Le projet des architectes Bélanger et Beauchemin ainsi qu'Amiot et Bergeron offre ainsi un bâtiment qui s'intègre dans le contexte historique du Vieux-Québec non pas en le copiant, mais en dialoguant de façon originale avec l'échelle et les matériaux de son environnement.

Deux autres projets de recyclage d'importance se retrouvent face à face autour de la place D'Youville, elle-même réaménagée en 1988. La réouverture du Théâtre Capitole en 1992 a permis aux architectes Denis Saint-Louis, Jean-Gilles Lemieux et Bernard-Serge Gagné de redonner ses lettres de noblesse et de remettre en valeur l'architecture particulière de l'îlot étroit du théâtre. Les ajouts contemporains dialoguent subtilement avec le parcours monumental original, particulièrement l'addition de verre donnant sur la place et créant une entrée claire pour l'hôtel aménagé dans les anciens bureaux. Contrairement au Capitole, la dernière transformation du Palais Montcalm en maison de la musique, d'après les plans de l'architecte Jacques Plante, des architectes Bernard et Cloutier ainsi que St-Gelais et Montminy, a fait table rase de l'ancienne salle pour reconstruire à neuf un espace de haute qualité acoustique derrière la façade conservée sur la place D'Youville. L'intérieur de la salle Raoul-Jobin est une grande réussite. L'intégration extérieure de ses parties anciennes et nouvelles permet de redonner une certaine harmonie au Palais Montcalm de multiples fois modifié. En revanche, l'approche du façadisme qu'ont choisie de développer la Ville et les concepteurs en conservant intégralement la façade originale tout en démolissant une grande partie du reste du bâtiment pose certaines questions sur l'authenticité de ce genre d'interventions. Le projet reste malgré tout une intervention plus authentique et claire que la reconstruction à l'ancienne de la Place-Royale : les interventions conservent

une grande partie des planchers dans la partie existante, alors que la nouvelle salle s'exprime franchement comme un écrin caché derrière la façade historique.

De nombreux autres projets culturels ont aussi permis de mettre en valeur notre patrimoine culturel. Au début des années quatre-vingt, le concours du Musée de la civilisation du Québec a amené un architecte d'envergure internationale, Moshe Safdie (avec la collaboration de Belzile, Brassard, Gallienne, Lavoie, Sungur Incesulu, Desnoyers et Mercure), à proposer un édifice clairement postmoderne, rappelant subtilement son environnement tout en intégrant des maisons historiques et en offrant un magnifique point de vue sur la ville et le fleuve grâce à sa toiture-escalier. Le Musée a d'ailleurs renouvelé l'expérience de la construction contemporaine en milieu historique quelques années plus tard en développant le Centre d'interprétation de Place-Royale grâce à un concours national pour reconstruire les maisons Hazeur et Smith incendiées en 1990. Le projet lauréat des architectes Gauthier, Guité, Daoust et Lestage promène le visiteur à travers le site par la création d'un nouvel escalier tranchant le bâtiment et faisant découvrir au passant une interprétation historique et architecturale de l'occupation du site. Ce projet est aussi marquant par sa façade contemporaine sur la côte de la Montagne et par l'utilisation mixte du site qui abrite logements, commerce et musée, loin du pastiche et de la reconstitution artificielle qui avaient jusque-là prévalu à Place-Royale.

Cette discussion entre passé et présent a aussi été entretenue dans plusieurs projets de théâtres qui, à l'instar du Palais Montcalm et du Capitole, ont tenté de négocier la rencontre



> 6 La bibliothèque de Charlesbourg (Croft Pelletier), une architecture intégrée à un ensemble patrimonial, affirmant sa contemporanéité tout en mettant en valeur l'héritage des lieux. La toiture verte est l'une des plus grandes toitures de ce type au Canada, elle offre une grande valeur environnementale tout en laissant place au riche contexte historique du Trait-Carré.

> 7 Le Centre d'interprétation de Place-Royale (Gauthier Guité Daoust Lestage), dernier projet complété à la Place Royale, contrastant par son approche contemporaine (derrière la façade en partie préservée) avec les reconstructions réalisées « à l'ancienne » dans les années soixante-dix.

Photos : Olivier Vallerand.



entre un héritage plus ou moins lointain et les technologies modernes du spectacle. L'architecte Jacques Plante a été l'auteur de plusieurs de ces projets, à commencer par la transformation avec son collaborateur Marc Julien de la caserne Dalhousie en espace de création pour la compagnie Ex Machina de Robert Lepage. Les architectes ont choisi de faire un clin d'œil à la fois aux mécanismes théâtraux et aux façades maniéristes des casernes de pompiers en restaurant et en recopiant la façade devant un agrandissement en boîte littéralement « noire » et en miroir reflétant le contexte de la caserne. Jacques Plante a aussi développé ce jeu subtil entre structures anciennes et installations contemporaines pour rythmer la dernière rénovation du Théâtre Périscope (réalisée avec Gagné et Lemieux) et, à un moindre niveau, installer le Théâtre de la Bordée sur la rue Saint-Joseph (avec Gallienne et Moisan). Au Périscope, un nouveau foyer latéral permet d'accéder aux salles aménagées dans l'ancienne synagogue, espace faisant un clin d'œil au nom du théâtre, alors qu'à La Bordée, une salle contemporaine et un foyer très sobre se cachent derrière une façade très rythmée et transparente mettant en lien direct le piéton avec l'intérieur de l'édifice, mais n'intégrant pas de façon tout à fait convaincante la façade de l'ancien Théâtre Pigalle.

Un dernier projet récent, lauréat d'un concours d'architecture, permet de comprendre l'état actuel des interventions en contexte historique. L'agrandissement de la bibliothèque de Charlesbourg a permis aux architectes Croft et Pelletier de démontrer qu'il était possible de construire un projet résolument contemporain au cœur d'un quartier au patrimoine unique, le Trait-Carré de Charlesbourg, tout en dialoguant avec subtilité et intelligence avec le contexte existant. Leur intervention de béton brut, de verre et de bois se love sous un gigantesque toit vert faisant référence au passé agricole de la ville tout en permettant de diminuer l'impact de la bibliothèque

et l'essor d'une jeune firme comme Croft-Pelletier à Québec doivent beaucoup à cette culture des concours et montrent son importance pour l'émergence de pratiques alternatives aux grands bureaux bien établis qui n'osent que rarement des initiatives innovantes.

Le développement d'une industrie de recherche et de technologie dans la région de Québec au tournant des années quatre-vingt-dix a permis l'arrivée d'une architecture d'un nouveau genre à Québec. Souvent situées dans des parcs technologiques en banlieue aux contraintes plus lâches qu'au centre-ville, ces entreprises technologiques optent pour une architecture plus aventureuse afin de montrer leur caractère innovateur et d'affirmer leur image de marque. Nommons entre autres dans le parc technologique de Québec les laboratoires Aeterna (Pierre Thibault ainsi que De Montigny, Métivier, Hébert et Fortin) à la finesse et à l'articulation assez uniques pour cette typologie de bâtiment ; les différentes phases de l'Institut national d'optique (St-Gelais, Tremblay et Bélanger avec Simard et Amyot, puis Amiot et Bergeron avec Gagnon, Letellier et Cyr, puis Bélanger et Beauchemin avec Bernard et Cloutier) aux formes et textures variées et fortes ; et le Centre de recherche de l'Est de Forintek (Gauthier, Guité et Roy) qui montre une utilisation créative et innovatrice du bois d'ingénierie.

En dehors de ces projets d'instituts de recherche privés, les récents travaux d'agrandissement des centres hospitaliers universitaires montrent aussi cette recherche d'innovation par une architecture marquante. En milieu historique, l'Hôtel-Dieu a prouvé son intérêt pour une architecture de qualité respectant son environnement tout en restant pleinement dans le présent. Un autre exemple très visible est le Centre hospitalier de l'Université Laval avec son Centre mère-enfant (Bélanger, Beauchemin, Gilbert et St-Pierre) aux courbes marquées s'avancant vers le boulevard Laurier. Le développement prévu d'édifices de recherche sur les espaces de stationnement donnant sur l'autoroute Robert-Bourassa à l'ouest du campus de l'Université Laval participe aussi de ce désir de s'aventurer dans une architecture contemporaine d'envergure et d'innovation, expérience particulièrement visible dans l'édifice Kruger des architectes Gauthier, Gallienne et Moisan où les ressources du bois d'ingénierie comme matériau de construction s'allient à l'objectif de créer un bâtiment durable aux ambiances thermiques et lumineuses de haute qualité.

Un dernier axe d'avenir encore peu développé dans la région, mais qui s'annonce clairement prometteur, est le développement durable. Si les annonces de projets verts abondent dans les médias, peu de projets affichent franchement leur parti pris environnemental. La bibliothèque de Charlesbourg est ici encore un exemple à suivre, combinant son respect du contexte à une gigantesque toiture verte et à un accent mis sur l'éclairage naturel. La Maison de la culture et de l'environnement sur l'avenue Salaberry a aussi montré que l'on pouvait expérimenter, avec un budget limité, des façons durables de transformer un bâtiment existant. Il faudra cependant appliquer ces principes de façon plus générale à l'ensemble des projets et surtout réfléchir à la ville avec des critères similaires : encourager les transports alternatifs en adaptant les abris à nos conditions hivernales, en augmentant la place des voies réservées pour offrir un réel avantage à leur utilisation tout en améliorant les conditions et continuités des réseaux cyclables et piétons ; favoriser le développement mixte pour réduire les besoins en transport sur de longues distances ; développer des rues plus étroites équipées de systèmes de rétention des eaux de pluie, etc.

La plupart des projets présentés ici viennent des secteurs institutionnel et culturel. Ce n'est malheureusement pas un choix délibéré : nous aurions aimé présenter une majorité de projets de commande privée ou d'habitation, mais l'impératif financier, guidant la plupart du temps ces projets, semble limiter leurs concepteurs dans le développement d'une architecture de création et d'innovation. Notons toutefois l'originalité de plusieurs projets nouveaux, quelquefois controversés,



> Florent Cousineau, *Ateliers du Roulement à billes*. En collaboration avec les architectes Pierre Therrien et Thomas Carrier.

> Florent Cousineau, *La Falaise apprivoisée*. En collaboration avec l'architecte Pierre Martin.
Photos : Ivan Binet.



et de mettre en valeur l'ancien collège abritant une partie de la bibliothèque et l'église Saint-Charles-Borromée. Son implantation et sa structure permettent de créer un dialogue entre le présent et la trame triangulaire du passé, assujettissant les possibilités contemporaines au rappel de notre héritage, sans toutefois avoir recours à un pastiche. Signes de la réussite de l'approche des architectes et de l'importance des concours pour le renouvellement de la pratique architecturale, les grands espaces lumineux et aérés de la nouvelle bibliothèque sont constamment remplis de citoyens.

Construire pour l'avenir : de la recherche d'avant-garde au développement durable

Les concours d'architecture réalisés à Québec ont montré leur importance dans le développement d'une réflexion sur l'avenir de notre environnement bâti et l'éclosion d'une relève au langage nouveau et original. Malheureusement, ces concours restent trop peu nombreux dans la région et limités en grande partie aux projets culturels, alors que l'on souhaiterait voir des institutions publiques, de recherche ou même des habitations faire l'objet de telles réflexions. La réussite

qui sont apparus dans le quartier Saint-Roch à la suite de sa renaissance (entre autres la Falaise apprivoisée, le stationnement Place-Charest, le Théâtre de la Bordée, les Ateliers du roulement à billes...). Mais heureusement l'évolution architecturale de notre ville ne s'arrête pas avec les célébrations de son 400^e anniversaire. Plusieurs grands projets annoncés pour les années à venir laissent espérer des programmes de haute qualité susceptibles d'augmenter notre patrimoine bâti. L'initiative de lancer un concours international pour préparer l'agrandissement du Musée national des beaux-arts du Québec ne peut que réjouir (malgré le caractère controversé des plans initiaux de démolir une partie du couvent des Dominicains), après la réussite de son intégration de l'ancienne prison des Plaines. Il reste à espérer que ce concours sera plus fructueux que celui du réaménagement de l'îlot des Palais, imaginé par la mairesse Andrée Boucher comme cadeau de la Ville de Québec pour son 400^e anniversaire et mis sur la glace depuis par son successeur. La proposition résolument contemporaine des architectes lauréats, Bélanger, Beauchemin et Anne Vallières, avait entre temps été diluée, perdant beaucoup de son dialogue franc avec les vestiges et l'environnement pour se rapprocher de formes plus historicistes. Au cœur de l'arrondissement historique, l'Hôtel-Dieu souhaite aussi faire appel à une architecture innovatrice pour compléter et rénover ses installations, profitant aussi de ce projet pour terminer l'encadrement de la côte du Palais. Mais plus que tout, souhaitons que de nouvelles architectures fortes, faisant appel à la fois à une mixité des usages, à un langage adapté à notre époque et à des principes de conception durables, apparaissent partout à travers la ville pour renforcer la qualité de notre centre-ville mais aussi pour mieux développer nos banlieues et les entrées à la ville, par exemple sur le boulevard Laurier aujourd'hui en plein développement. ■



> Le pavillon Kruger de l'Université Laval (Gauthier Gallienne Moisan), un excellent exemple d'architecture contemporaine aux accents de développement durable.

Photos : Gauthier Gallienne Moisan architectes.



Références

Martin Dubois (dir.), *Recyclage architectural à Québec : 60 réalisations créatives*, Québec, Les Publications du Québec et l'École d'architecture de l'Université Laval, 2004.

Martin Dubois (dir.), *Architecture contemporaine à Québec : 112 repères urbains*, Québec, Les Publications du Québec et l'École d'architecture de l'Université Laval, 2002.

Luc Noppen et Lucie K. Morisset, *L'architecture de Saint-Roch : guide de promenade*, Québec, Les Publications du Québec, 2000.

Luc Noppen, Hélène Jobidon et Paul Trépanier, *Québec monumental, 1890-1990*, Sillery, Septentrion, 1990.

Numéros thématiques de la revue ARQ/Architecture-Québec :

ARQ, n° 51, octobre 1989 : « Québec ».

ARQ, n° 84, avril 1995 : « Québec : la capitale en chantier ».

ARQ, n° 107, juin 1999 : « Québec : la renaissance d'un tout autre centre-ville ».

ARQ, n° 133, novembre 2005 : « Architecture récente dans le centre et l'est du Québec ».

Note

¹ Tony Judt, *Après-guerre : Une histoire de l'Europe depuis 1945*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 463.

